

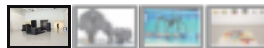
CULTURE
Mona Hatoum et Etel Adnan à l'honneur au Mathaf de Doha

1 / 4



L'installation « Bourj 2010 /Bunker 2011 » qui ouvre l'exposition de Mona Hatoum au Mathaf...

x


EXPOSITIONS

Déambulation dans les univers de Mona Hatoum et d'Etel Adnan au Musée d'art moderne et contemporain de Doha (Mathaf), qui présente simultanément deux expositions temporaires consacrées à ces deux importantes artistes contemporaines issues du Liban.

QATAR, de Zéna ZALZAL | OLJ

24/04/2014

Deux «artistes-femmes» déploient au Mathaf de Qatar leurs univers respectifs. Absolument opposés et cependant clairement évocateurs de force, de singularité, de féminisme et de sensibilité.

Mona Hatoum vs Etel Adnan? Plutôt qu'un match, le musée de Doha, sous la direction de Abdallah Karroum, offre là l'opportunité d'un regard croisé sur les parcours de ces deux figures majeures de l'art du monde arabe. Lesquelles, bien que de générations différentes, ont développé, chacune à sa manière, des pratiques artistiques avant-gardistes.

Une œuvre porteuse d'un message politique, nourrie de quête identitaire, d'interrogations intimes et d'expérimentations corporelles pour Mona Hatoum, dont l'exposition «Turbulence», la plus vaste qui lui ait été consacrée jusqu'à ce jour, organisée par le duo de curateurs Sam Bardaouil et Till Fellrath, occupe, jusqu'au 18 mai, l'intégralité de l'espace en rez-de-chaussée du musée.

Et une sorte de rétrospective (étonnamment non accompagnée de références chronologiques !) pour Etel Adnan, dont le pluralisme artistique est mis en lumière par le fameux curateur suisse Hans Ulrich Obrist dans l'exposition «Etel Adnan In All Her Dimensions» qui se tient jusqu'au 6 juillet dans les grandes salles de l'étage supérieur.

« Turbulences » de Hatoum

S'ouvrant par Bourj 2010/Bunker 2011, une installation* composée de plusieurs édifices, en empilement de tubes d'acier rectangulaires, comparables de prime abord à une maquette de préconstruction, mais aux perforations évoquant les impacts d'obus de la guerre civile libanaise (dont certaines pièces baptisées Holiday Inn ou Saint-George semblent, d'ailleurs, directement inspirées), cette toute première confrontation du visiteur avec le travail de Mona Hatoum établit d'emblée la manière d'appréhender ses œuvres. Par des lectures successives qui vont au-delà du regard immédiat pour y débusquer les jeux souterrains de tension et de légèreté qui les irriguent. Ces dichotomies, contrastes et paradoxes qui animent toutes choses et que l'on retrouve toujours dans le travail de cette artiste sont provocateurs de turbulences. D'où l'intitulé de l'exposition, emprunté à une œuvre de 2012 composée de milliers de billes de verre transparentes de différentes tailles dessinant au sol un carré parfait (4 x 4 m) et dont le miroitement, évoquant un bouillonnement de bulles, contraste avec ses contours d'une géométrie rigide.

En fait toute l'œuvre de Hatoum est «turbulente». À l'image du parcours de cette artiste d'origine palestinienne, née en 1952 à Beyrouth. Et qui aura doublement expérimenté le sentiment de déracinement puisque, en 1975, alors qu'elle poursuivait des études d'art à Londres, la guerre civile éclate l'empêchant de retourner au Liban avant de nombreuses années. Depuis, partageant son temps entre Londres et Berlin, cette artiste sans frontières explore inlassablement, sous des formes et pratiques artistiques variées (photos, vidéos, performances corporelles, œuvres sur papier, sculptures, installations cinétiques ou monumentales...), les thématiques du territoire, de l'exil, des zones de conflits, de l'enfermement, de l'instabilité, de la perte, du cloisonnement des genres et de la violence de la condition féminine.

Présentée dans le vaste espace du Mathaf, une sélection de quelque 70 œuvres réalisées au cours des trois dernières décennies révèle l'étendue du travail de Mona Hatoum. Depuis ses premières performances des années 80 (Negotiating Table et Roadworks) jusqu'à ce Hot Spot de 2013 (une mappemonde géante évoquant, par le retraçage en néons rouges des frontières des continents, le danger menaçant l'ensemble de la planète), en passant par la série d'agrandissements monumentaux d'ustensiles de cuisine, rappeuses, moulins et broyeuses, transformés ainsi en objets de torture...

Marqué par son questionnement permanent sur la marche du monde et les ressorts de l'intime, ainsi que par ses associations toutes personnelles de matières agressives (acier, verre brisé, fils barbelé, cheveux et fluides corporels...) et de compositions délicates, son art bien que conceptuel est largement dispensateur d'émotions. Fortes. Entre fascination, désir, peur, angoisse, voire même répulsion!

Nature et poésie d'Etel...

Pratique artistique plus intimiste pour Etel Adnan. Qui partage, toutefois, avec Mona Hatoum l'expérience de l'exil ainsi que des préoccupations identitaires et une sensibilité féministe marquée. Sauf que l'exposition de Hatoum se place dans le registre du trouble et de la gravité, alors que celle d'Etel Adnan diffuse une

atmosphère plus sereine. Et apaisante.

Le curateur suisse, qui présente cette grande artiste libanaise comme «l'une des personnes les plus sages que j'ai pu rencontrer, un vivant trésor d'inspiration», soutient «qu'autant dans ses poèmes, ses romans, ses vidéos ou ses toiles, ce qui importe pour Etel Adnan, c'est la manière dont l'homme et le monde se construisent à partir des éléments de la nature. Je pourrais dire de ses œuvres plastiques comme de ses textes qu'ils forment une architecture cosmique et, bien qu'elle ne construise ni pont ni maison, qu'elle est l'une des plus grandes architectes que je connaisse.»

Cette exposition, qui d'une certaine façon fait suite à celle qui lui avait été consacrée en 2012 à la Documenta de Kassel, revient donc sur cinq décades de créations picturales et littéraires de cette artiste pluridisciplinaire et polyglotte. Laquelle, née en 1925 à Beyrouth et vivant depuis toujours entre le Liban, les États-Unis et la France, développe depuis les années 60 une œuvre où textes et peintures, maîtrisés chacun de manière indépendante, s'associent parfois avec bonheur.

C'est le cas notamment de ses «leporellos» (cahiers japonais en accordéon) présentés dans la salle hébergeant les écrits et vidéos d'Etel Adnan. Mais ce sont surtout les salles dédiées aux dessins, peintures et tapisseries de cette véritable chantré de la couleur pure qui enchantent le visiteur. Par la sérénité joyeuse qui irradie de ses paysages abstraits en petit format (qui font sa signature personnelle), comme des tapisseries de plus grand format. Des œuvres picturales vibrantes d'une solaire poésie. Souvent marquées d'un étrange petit rectangle rouge, point de départ de la toile en cas de manque d'inspiration, nous révèle-t-on. Et qui contrebalancent la facette plus sombre et tourmentée de ses écrits. Dont le fameux Sitt Marie Rose, un ouvrage inspiré des événements du Liban qui lui a valu le prix France-pays arabes et qui est aujourd'hui considéré comme un classique de la littérature de guerre.

« Rois et pions », de l'Inde à l'Espagne...

Parallèlement à ces deux expositions d'envergure au Mathaf, une troisième intitulée «Kings and Pawns» («Rois et pions») se tient au Musée d'art islamique de Doha. Ce très beau musée (à l'architecture extérieure cubique signée I.M.Pei, le concepteur de la pyramide du Louvre à Paris, et à la scénographie de Jean-Michel Wilmotte) propose, jusqu'au 21 juin, un panel de figurines, tables, peintures, manuels d'échecs et manuscrits illustrés représentatifs des divers jeux de table: échecs, backgammon, ludo ou encore serpents et échelles.

À travers les diverses pièces anciennes exposées, ce sont les origines, les formes et les esthétismes divers de ces jeux, toujours très prisés, qui sont retracés. Du VIIe siècle à nos jours et depuis leurs provenances initiales indiennes et leur adoption par les élites perses jusqu'à leur propagation occidentale, par le biais de l'Espagne suivant ainsi l'expansion de l'islam.

Fœtus de Damien Hirst vs araignée de Louise Bourgeois

Parallèlement à ces expositions organisées sous la houlette de l'Autorité des musées de Qatar (QMA), des œuvres de très grands artistes de l'art contemporain ponctuent désormais le paysage urbain de la capitale. Dont deux à voir absolument: «The Miraculous Journey», une série de fœtus de bronze géants de Damien Hirst faisant face à un hôpital récemment construit et illustrant les différentes étapes du miracle de la vie depuis la conception jusqu'à l'enfantement (une œuvre de commande réalisée par le célébritissime artiste britannique à la demande de cheikha al-Mayassa bint Khalifa al-Thani, sœur de l'émir actuel et présidente de la QMA), et la «Maman» de Louise Bourgeois, une gigantesque araignée de bronze et marbre de 10 m de hauteur installée, depuis 2012, au National Convention Center. Sculpture emblématique de la célèbre plasticienne franco-américaine décédée en 2010. Assurément, l'art tisse de plus en plus fort sa toile au Qatar...

*« Les Bourj » réalisés en 2010 à Beyrouth dans le cadre d'une exposition de l'artiste au sein du BAC sont, d'ailleurs, un prêt du Beirut Art Center. « Les Bunker » eux sont prêtés par la fameuse galerie londonienne White Cube.

[RETOUR À LA PAGE "CULTURE"](#)